



*La présentation de malades est une pratique traditionnelle de la psychiatrie. Lacan l'a infléchi en plaçant le patient, non plus dans la position d'un objet d'études, mais en position de sujet. Jacques-Alain Miller reprend cette inflexion dans le prologue de Guitrancourt, à propos de l'enseignement clinique, avançant que la clinique lacanienne introduit « un élément de certitude : le mathème de l'hystérie »<sup>1</sup>. Par mathème de l'hystérie, il faut entendre le discours de l'hystérique, formalisé par Lacan :*

$$\begin{array}{ccc} \underline{\$} & & \underline{S_1} \\ a \rightarrow & & S_2 \end{array}$$

Dans ce discours, le sujet \$ est aux commandes – ici le patient hospitalisé. Il met l'autre au travail – l'analyste S<sub>1</sub> – pour produire un savoir S<sub>2</sub>. Lors de la présentation, l'analyste se laisse enseigner par le sujet afin de laisser surgir sa singularité, au-delà de la structure. J.-A. Miller l'énonce ainsi: « Si à un moment donné, ce sujet s'est trouvé confondu, perdu, suicidaire, éperdu jusqu'à, à l'occasion, demander l'hospitalisation, d'être accueilli par l'institution, mais jusqu'alors il avait inventé quelque chose de singulier [...] qui lui permettait d'ordonner son expérience, celle du monde. Et dans les faits, il n'y en a pas deux pareils. Et pour l'apercevoir, il faut effacer le savoir que nous prenons de l'universel »<sup>2</sup>. C'est donc un moment aléatoire, le temps d'une rencontre unique, imprévisible puisque le savoir se trouve du côté du patient. La présentation se déroule en deux temps, avec tout d'abord l'entretien avec le malade, puis – une fois le patient raccompagné dans son unité – une discussion entre les participants. Une élaboration s'engage sur le déroulement singulier de la présentation et l'apport des dires du patient, produisant un savoir qui n'était pas déjà là. La surprise est toujours au rendez-vous puisque cet instant repose sur le vouloir dire ou le silence du malade, sur la modalité singulière de la réponse qu'il adresse à l'autre. Cette rencontre permet le surgissement d'un réel propre au sujet qui restaure un lien là où une expérience singulière l'a isolé.

Évoquons la présentation d'un patient hospitalisé en service de psychiatrie. Monsieur X. a soixante-cinq ans, il parle spontanément et son propos révèle un agencement métonymique. L'exercice est périlleux, il s'agit d'éviter un éparpillement afin que dans cette rencontre, quelque chose puisse se construire.

Ses premiers mots témoignent d'un isolement subjectif : « Je suis marié et divorcé deux fois. J'ai deux enfants, sept petits-enfants que je ne connais pas. C'est leur mère [...]. Les parents ne veulent pas que je voie les enfants, ils trouvent que je pourrais troubler le mental de leurs enfants ». Le patient ne comprend pas ce refus de l'Autre. Il a affaire à un Autre énigmatique.

---

<sup>1</sup>Miller J.-A., Prologue de Guitrancourt, <http://www.causefreudienne.net/etudier/sections-cliniques/le-prologue-de-guitrancourt-de-jacques-alain-miller.html>

<sup>2</sup> Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « l'être et l'Un », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse Paris VIII, leçon du 4 mai 2011, inédit.



### ***Lâchage des identifications imaginaires***

Il situe le déclenchement de sa maladie trois mois plus tôt. L'entretien va lui permettre de reconstruire l'histoire de son déclenchement. Il dira à la fin de l'entretien, croire avoir analysé le pourquoi il se retrouve ici à l'hôpital psychiatrique. Il nous propose donc un parcours à rebours des clocheries de sa vie.

Que s'est-il passé trois mois plus tôt ? Ce commissaire aux comptes retraité a besoin d'argent, il trouve un travail rémunéré à la tâche, dans un cabinet d'expertise. « Les premiers jours, le travail était facile. Puis, j'ai dû faire du travail fiscal et j'ai été dépassé par les événements [...] dans le domaine fiscal vous savez, ça change vite, j'étais dépassé, les lois ont changé. J'étais stressé, je ne connaissais pas les nouvelles lois [...]. C'est le stress, le fait que je ne puisse pas occuper un poste [...] je me trouvais diminué, je trouvais que j'étais une personne fichue [...]. Professionnellement, je n'existais plus [...]. C'est très difficile d'avouer ça [...]. Dans la maison de retraite où je suis, il y a une psychologue qui vient [...]. C'est elle qui me suivait [...]. Ensemble, nous avons décidé que j'arrêtais la comptabilité, mais c'était déjà trop tard [...] j'avais envie de faire une tentative de suicide ».

L'atteinte de l'identification imaginaire professionnelle est redoublée par un incident qui porte atteinte au réel de son corps et aux insignes de sa profession : « Ce qui m'a choqué aussi, c'est que je sortais de chez un commerçant [...]. Y'avait un amoncellement de cartons [...] je suis tombé sur le monticule de cartons [...] j'avais mon ordinateur, mon attaché-case [...] et ensuite je ne les avais plus [...]. Y'avait deux personnes qui me suivaient, qui sont venues sur moi et m'ont donné des coups de pied dans les côtes [...]. J'étais groggy, j'ai passé une nuit à la Conception ». Il se plaint encore, lors de la présentation de divers maux qu'il articule à cette scène.

Après il s'est senti incapable, pas à la hauteur, ça tournait dans sa tête : « Je rabâchais toujours la même chose : mes enfants, mes petits-enfants [...]. C'est Pâques [...] je ne vais pas encore les voir... ». Être ainsi privé de l'image de ses descendants, le déloge de sa place de père. À défaut de l'étayage symbolique, lorsque l'identification imaginaire vacille avec la perte des insignes, monsieur X. s'éjecte de la scène sous la forme de tentatives de suicides (il en évoque trois). À la dernière en date, c'est sa compétence professionnelle qui est touchée, à la précédente, son statut : « Il y a eu un problème, un comptable qui est parti et qui a fait un trou dans la caisse. Et c'est moi qui ai payé les pots cassés : j'ai été inculpé pour vol ». Quant à la première tentative de suicide, c'est le statut social de père qui est atteint puisque, dans l'après-coup de ce licenciement, il essuie le refus de son ex-femme de le laisser voir ses enfants. Je dis « statut social de père » car il nous livre ce paradoxe : « Je ne voulais pas d'enfants, je ne voulais pas de pleurnichards chez moi ». Il s'agit vraiment dans les deux cas d'identifications imaginaires (comptable, père) qui parent au défaut symbolique et font consister un lien social. Monsieur X. rapporte une parole de son père qui ancre la problématique du sujet. La phrase vient répondre à une « bêtise » qui le destitue de sa place de collégien. « J'ai loupé mon bus, et j'ai volé une mobylette pour pouvoir rentrer chez moi. La personne a porté plainte et la gendarmerie m'a convoqué au collège et le collègue m'a licencié...heu... renvoyé ». Une phrase de son père l'épingle alors : « Tout ce qu'on fait pour toi et tu salis notre nom... ». L'héritage du père c'est : ne pas salir son nom, ce qu'entachent l'incompétence de monsieur X., l'implication dans le vol, l'impossibilité de voir ses enfants etc.

### ***La fonction du chiffre***

Le second axe d'enseignement que nous offre monsieur X. concerne ses partenaires. Il le dira en fin d'entretien « pour que ça marche, il faut que la personne soit identique, sinon ce n'est que du passage ». Mais au bout d'un certain temps, la relation en miroir vacille. Divorcé deux fois, il avance que les femmes en veulent à son héritage. Au-delà de ses biens, elles menacent



une comptabilité subjective qui étaye son existence. C'est l'hypothèse majeure qui émerge de la présentation, donnant un nouvel éclairage sur ce sujet.

Le « souci » a commencé dès l'âge de onze ans. Le médecin de famille lui explique qu'il faut être gentil avec sa mère : c'est sa naissance qui l'a rendue malade, elle va mourir (ce qui se produira dix ans plus tard). « C'est [dit-il] là que mes problèmes psychologiques ont commencé ». Il a « remonté la pente grâce aux études, surtout les maths ». En réponse à un réel énigmatique, le sujet se soutient du rapport aux nombres.

Ici se dessine le devenir professionnel du sujet. Malgré la précarité du nouage imaginaire, monsieur X. nous indique ce qui lui a permis d'occuper une place dans la vie. Il se consacre aux mathématiques et au comptage. Lors de l'entretien, chaque évènement est daté avec précision ; les durées entre les évènements, son lien à l'autre sont comptabilisés (marié deux fois, deux enfants, sept petits-enfants etc.). Les chiffres qu'il manie au détour de chaque phrase se substituent à l'ordre logique du discours, ils construisent un semblant chronologique qui pare à la juxtaposition énigmatique des moments de son existence.

Il est probable que les chiffres contiennent son délire en même temps qu'ils l'entretiennent, ce, dès le décès de sa mère. Il dit : « Je suis meilleur que Jésus-christ [...]. Avant, j'étais en relation avec les ministres et même le président de la république [...]. J'avais la carte de crédit *American express* de la société et je pouvais m'en servir comme je voulais...».

Attiré par les excès et le sans limite puisqu'il a risqué sa vie lors de courses automobiles avant d'être expert comptable, les chiffres l'ont apaisé. Ne plus pouvoir les manier professionnellement le prive de sa solution : il s'effondre. L'entretien manifeste sa tentative de réinjecter du chiffre dans le récit de sa vie afin de trouver un lien comptabilisé aux évènements. C'est en quelque sorte l'écran qui le protège d'un Autre intrusif. En effet, il évoque des secrets dont il ne veut pas parler puis conclut par ces mots : « vous savez tous mes secrets ». Plus que leur contenu, il nous intéresse ici de repérer l'espace privé du sujet en prise directe avec l'Autre. C'est une pointe discrète à laquelle il s'agit de ne pas donner prise.

